

Quels pauvres ?

*Une réponse à l'article de Daniel Hillion
dans Hokhma n° 116*

**par Charles
NICOLAS,**
*pasteur UNÉPRÉF
et aumônier en milieu
hospitalier à Alès,
France*

Daniel Hillion semble désirer qu'un débat consistant sur la question de la pauvreté ait lieu en France comme il a eu lieu aux États-Unis. Il faut dire que l'arrière-plan historique et philosophique de ces deux pays n'est pas le même ! Je ne suis pas certain qu'il soit toujours utile de débattre sur tout, mais sur cette question et avec Daniel Hillion, cela me paraît possible et peut-être utile.

Dans son souci d'intégrité, Daniel Hillion exprime lui-même à plusieurs reprises les limites qu'il faut respecter, les difficultés qui peuvent exister, et il tend les perches qui peuvent introduire un débat. Je m'en saisisrai donc pour questionner certaines de ses affirmations et, autant le dire, la teneur globale de son étude, malgré beaucoup de considérations justes.

Un mot encore pour introduire ces lignes : ma compréhension de l'enseignement biblique sur la question de la pauvreté pourrait donner à certains l'impression que je me soucie peu du sort des pauvres qui vivent sur cette terre. Ce n'est pas le cas. Ma préoccupation est plutôt de *ne pas déplacer l'axe central de la révélation biblique* par un désir compréhensible mais risqué de se rapprocher de la pensée du plus grand nombre. En d'autres termes, quand l'Écriture parle des pauvres, le fait-elle comme le feraient un journaliste, un économiste ou le responsable d'une ONG caritative ?

Quels pauvres ?

J'ai mentionné les limites que Daniel Hillion pose lui-même à sa propre démarche. Il reconnaît que la Bible ne donne pas de défini-

tion de la pauvreté (p. 66). La pauvreté économique est bien évoquée à diverses reprises dans l'Écriture. Mais il est évident que le mot *pauvre* a également une connotation spirituelle en lien avec une attitude d'humilité ou d'affliction, un peu comme quand on dit de quelqu'un « le pauvre ». Cela ne concerne pas que les personnes en manque d'argent ou de nourriture. Quand, dans le Psaume 40, David s'écrit « *Moi, je suis pauvre et indigent* » (v. 18), il est assez évident que cela correspond au sentiment de dépendance vis-à-vis de Dieu, en même temps qu'à la confiance placée en lui : « *Tu es mon aide et mon libérateur : mon Dieu, ne tarde pas !* » (v. 18). Ici, le mot 'pauvre' qualifie celui qui se confie en Dieu, celui qui croit, exactement comme dans la première Béatitude (Mt 5.3). D'ailleurs, il n'est pas écrit que Jésus a manqué d'argent ou de nourriture, mais il est écrit qu'il « *s'est fait pauvre* » (2 Co 8,9), c'est-à-dire qu'il s'est dépouillé de sa prééminence et s'est rendu dépendant de Dieu.

Souligner cette dimension spirituelle de la pauvreté ne règle pas la question du dénuement matériel (ou social ou culturel...), mais rappelle quand même quelle est la perspective globale de l'Écriture qui n'est pas d'éradiquer la pauvreté dans le monde mais de rappeler à chaque homme, riche ou pauvre, qu'il a à se présenter devant Dieu avec un esprit contrit pour avoir part à la grâce qui relève, à la rédemption offerte.

Concernant l'argent, Daniel Hillion écrit : « Je ne suis pas sûr que la Bible en parle tant que cela pour nous aider à cerner la nature de la pauvreté » (p. 70). Il reconnaît qu'on ne va pas régler les choses comme cela, et que cet état de choses subsistera jusqu'au retour de Jésus-Christ. Dans ce même sens, il rappelle qu'en vertu de la grâce générale, « Dieu *limite* les dégâts » (p. 78), ce qui est autre chose que garantir la « justice sociale ». Tout cela est juste. Il aurait pu citer la parole de Jésus : « Vous aurez toujours les pauvres avec vous » (Jn 12,28). Mais *de quels pauvres* s'agit-il, en fait ?

À plusieurs reprises, Daniel Hillion admet que le contexte dans lequel se situe l'Écriture est celui de « la société judéenne » (p. 71). Cela est juste et devait être rappelé. Il signale même le risque de verser dans une sorte d'utopie si on ne respecte pas la différence entre le cadre dans lequel se situent les écrits bibliques et une perspective qui serait exclusivement politique ou sociale (p. 73). En somme, il pose deux questions : comment transposer des dispositions initiales (créationnelles) à la situation d'un monde déchu ? Et comment élargir ce qui est préconisé pour le peuple élu à l'échelle de la société tout entière ? Pour le dire avec d'autres mots, la question posée est celle du rapport entre la grâce générale – grâce commune ou grâce de

survie – et la grâce de la rédemption : continuité ou rupture ? Ou les deux ? Elles sont souvent confondues aujourd'hui...

Sans donc contrecarrer le positionnement de Daniel Hillion, je voudrais pointer ce qui me semble sujet à caution. Chacun appréciera s'il s'agit de détails ou pas.

La tentation de l'horizontalité

Dans la ligne de la *Déclaration de Lausanne* (1974)¹ à laquelle il se réfère (p. 64), il me semble constater ici une volonté de se démarquer d'une compréhension de l'Évangile qui serait principalement individualiste et « verticale » : *Je suis sauvé parce que j'ai cru au sacrifice de Jésus pour moi*. Cette compréhension est celle de beaucoup de chrétiens évangéliques et elle peut donner l'impression d'un Évangile quelque peu désincarné, qui se borne au témoignage du salut personnel et à l'attente du retour du Seigneur. J'admets que cette compréhension de la vocation chrétienne est insuffisante et qu'un bon nombre d'implications peuvent, en conséquence, être ignorées ou négligées.

Mon avis est que si cette compréhension « évangélique » pêche par un certain nombre d'oublis, elle n'est pas pour autant entièrement erronée. Beaucoup de textes bibliques font du *salut personnel* (et de ses implications *communautaires*) le centre et l'urgence du kérygme chrétien. Le fait que ce soit « *une folie pour les incrédules* » ne nous autorise pas à l'aménager à notre manière. Je me demande parfois si notre difficulté n'est pas d'accepter cette dimension de folie (aux yeux du monde) du message biblique, d'accepter de ne pas être compris par tout le monde...

Je trouve que, bien que nourri de l'Écriture, le développement de Daniel Hillion se situe dans une perspective relativement horizontale. Souvent, il semble évoquer la pauvreté pour elle-même ; la Bible le fait-elle ? Il se réfère à la mondialisation : ce n'est pas rien, mais cela doit-il changer notre manière de comprendre les commandements de Dieu ? Il cite la thèse catholique qui prend en compte « *tous les rapports humains dans la vie sociale et politique* » (p. 62). On connaît le penchant catholique romain pour ce type d'implications, mais quelle en est l'inspiration ? Je ne la vois pas tellement dans la Bible².

¹ Déclaration de Lausanne : « *Entre temps, nous nous consacrons de nouveau au service du Christ et à celui des hommes en nous soumettant avec joie à son autorité sur nos vies tout entières* ».

² Un bandeau publicitaire annonçait récemment un événement porté par l'Armée du Salut : *la Nuit de la Philanthropie...*

Daniel Hillion écrit, dans une perspective plus réformée, que « la Parole de Dieu a une autorité *principielle* dans tous les domaines de la réalité sans exception, donc aussi dans le domaine social » (pp. 62s). Oui, nous aimons cette volonté de ramener *tout ce qui existe* sous le regard de Dieu. Mais affirmer cela ne peut pas nous conduire à nier les distinctions, les séparations, les oppositions que la Bible établit et nous demande de respecter. Avec l'événement de la Pâque, Dieu *distingua* entre ce qui était aux Hébreux et ce qui était aux Egyptiens (Ex 9,4). N'est-ce pas injuste ? Ne sont-ils pas tous créés par Dieu ? Faut-il dès lors parler de *dualisme*, comme cela est suggéré dans l'article (p. 73, note 9) ?

Daniel Hillion est conscient du risque. « Certes, il y a à apprendre (des textes bibliques qui parlent de la pauvreté), mais moins directement que nous aurions pu penser, plutôt par déduction ». Comment éviter, alors, les extrapolations, les amalgames, les déductions abusives ?

Parlant de la pauvreté, Daniel Hillion évoque la définition du dictionnaire, les droits humains, le sens commun, l'UNESCO... Pourquoi pas ? Mais qui éclaire quoi ? Le sens des mots dans la Bible est-il semblable à celui du dictionnaire ou de la *Déclaration des droits de l'Homme* ? Ce n'est pas certain³. En réalité, tout en se situant très souvent sur un plan pratique, la perspective biblique est tout autre. Daniel Hillion le sait, qui écrit que la pauvreté en soi ne rend personne saint, car c'est le cœur qui est concerné (p. 74). Cependant, tout au long de l'article, il s'en tient principalement aux catégories économiques et sociales prises dans un sens universel.

La notion d'alliance

La notion d'*alliance* devrait nous aider à avoir un regard large sans tomber dans le piège de la généralisation. Quand Dieu est appelé *notre Père*, c'est toujours dans le cadre d'une alliance définie, qui a son origine avec Abraham et sa finalité en Jésus-Christ. Jamais cela n'est sensé comprendre toute la société, toute l'humanité. Certes, toutes les alliances servent le dessein de Dieu, mais toutes ne sont pas équivalentes. Je m'interroge sur ce qu'entend Daniel Hillion, par exemple, quand il parle d'un « monde déchu pour lequel Dieu a un avenir » (p. 79). On peut sans doute dire avec lui que « la grâce commune est déjà tournée vers Jésus-Christ », mais n'est-il pas risqué

³ Le pape François, dans sa première homélie (mars 2013), a dit : « *L'Église ne sera qu'une ONG caritative si elle ne professe pas Jésus-Christ* ».

d'ajouter qu'elle est « ordonnée à la grâce du salut » ? N'est-ce pas affirmer d'emblée une espérance chrétienne implicite pour tous les hommes, croyants ou pas ? L'humanité en Christ serait-elle, finalement, la même que l'humanité en Adam ? (Rm 5,17). Beaucoup le croient aujourd'hui. Mais est-ce juste ?

Daniel Hillion écrit (p. 79) : « *Parce que Dieu est vraiment bon et que Jésus est vraiment venu, il faut dire non seulement qu'il est toujours bien d'aimer son prochain, de pratiquer la justice, de pratiquer la miséricorde, de faire pour les humains ce que nous voudrions qu'ils fassent pour nous, mais aussi que cela en vaut toujours la peine* ». Il est difficile de s'inscrire en faux contre une telle déclaration. Oui, il y a des textes bibliques (pas tant que cela, me semble-t-il) qui commandent de faire le bien envers tous les hommes. Cela, on peut le dire, est le reflet de la patience et de la bonté de Dieu envers les hommes. Cela en vaut donc la peine.

Mais, ayant dit cela, il faudrait préciser que, pour autant, Dieu ne considère pas tous les hommes de la même manière, et que cela aussi devrait être reflété par notre manière d'être et d'agir, faute de quoi nous serions des trompeurs. Il faudrait rappeler que si l'ordre créationnel n'est pas aboli, l'ordre de la rédemption le supplante, en quelque sorte, quand bien même il ne serait pas compris par la majorité de nos semblables.

Le sens des mots

Il faudrait rappeler que quand il est question de *la foule*, dans les Évangiles, cela désigne le peuple d'Israël, et pas de n'importe quelle foule. Il faudrait rappeler que l'expression *les uns les autres*, dans la Bible, s'applique toujours aux membres du peuple de Dieu : tous, mais eux seuls. Peut-on, « par déduction », appliquer simplement les préconisations de l'Écriture à l'ensemble des hommes ? Pas n'importe comment, en tout cas. Quand les prophètes parlent de justice sociale, ce n'est pas dans une perspective semblable à celle de la CGT ou du Parti socialiste. Le contexte est tout autre. Il est question d'hommes et de femmes qui sont au bénéfice des mêmes promesses et des mêmes sacrifices de purification, et qui sont sensés adorer Dieu ensemble, comme on le voit aussi au début du Sermon sur la montagne : « *Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi...* » (Mt 5,23-24). Ce n'est pas exactement le « vivre ensemble » dont on parle généralement.

Quand la Bible parle *du frère* ou de *la sœur* (qui ont faim, par exemple), il s'agit toujours de membres du peuple hébreu ou de l'Église, pas des hommes d'une manière générale. Quand elle parle des *pauvres*, je crois qu'il s'agit toujours des pauvres au sein du peuple élu, et s'il se trouve des exceptions à cette règle, les pauvres évoqués ont ou auront un rapport avec le peuple de Dieu dans la perspective de l'élection⁴. Dans le livre des Actes, nous lisons « *qu'il n'y avait parmi eux aucun indigent* » (4,34). Dans la ville, il devait y en avoir beaucoup, mais il n'en est pas question. Il est vrai que Paul écrit aux Galates qu'ils ont à « *se souvenir des pauvres* » (2,10), mais nous apprenons ailleurs qu'il s'agit des *frères qui habitent la Judée* (Actes 11,29-30). Quand Paul se rend à Jérusalem, c'est pour le service « *des pauvres parmi les saints* » (Rm 15,26). Je crois qu'il en est de même pour *la veuve et pour l'orphelin*, dans l'Ancienne alliance et en Jacques 1,27.

Il en est de même quand Jésus parle des *petits* : ce n'est pas leur âge ou leur taille qui est prise en compte, ni d'ailleurs leur condition sociale, mais leur position de disciples : les mots *petit* et *disciple* désignent les mêmes personnes, sur les mêmes critères, ce qui devrait éviter que l'on donne à la parabole du Jugement des nations (Mt 25,31ss) le sens horizontal qu'on lui a donné si souvent.

Je crois qu'il en est de même pour *l'immigré* ou *l'étranger* qui désignent, même quand ce n'est pas précisé, celui qui « *demeure dans tes portes* » (Ex 20,10), c'est-à-dire celui qui a trouvé refuge au sein du peuple de Dieu parce que c'était le peuple de Dieu, à la manière de Rahab (Jos 2,9-13) ou de Ruth (Rt 1,16-18). Le cadre est celui d'une alliance avec le peuple saint, le peuple au milieu duquel Dieu habite. Ces personnes sont sanctifiées parce qu'elles ont choisi de résider ici. Ce n'est pas purement horizontal, même si c'est concret et pratique. L'application de ces textes à tout étranger ou à tout immigré pourrait bien être abusive. C'est un peu comme si on disait qu'il faut accueillir tous les espions parce que Rahab l'a fait et s'en est bien trouvée !

Il faudrait rappeler encore que le mot *prochain*, que le sens commun associe aux membres de l'humanité tout entière ou plus précisément au voisin, a un sens beaucoup plus défini dans la Bible, Ancien et Nouveau Testament. Nous avons déjà débattu de cela,

⁴ Le récit de la guérison des dix lépreux le montre bien.

⁵ On a entendu dire, par exemple : *Le pauvre, c'est Christ*. La Bible ne dit jamais cela.

Daniel et moi⁶. Dans l'Ancien Testament, jamais le mot 'prochain' ne désigne un étranger, quelqu'un du dehors. Le premier usage concerne la relation entre deux Hébreux qui se disputent, en Égypte (Ex 2,13-14)⁷. Dans le Lévitique, le 'prochain' qu'il faut aimer comme soi-même est associé au *frère* et *aux enfants de ton peuple* (Lv 19,17-18), termes sans équivoque. L'apôtre Paul commande que chacun « *parle selon la vérité à son prochain, car nous sommes membres les uns des autres* » (Ép 4,25). C'est sans équivoque. Quand au sommaire de la loi (aimer Dieu et son prochain), il est repris par Jean qui rappelle que celui qui aime Dieu doit aussi aimer « *celui qui est né de lui* », c'est-à-dire son *frère* (1 Jn 4,20-5,1). Le sommaire de la loi est associé à l'expression « *les uns les autres* » (Rm 13,8-10), ou encore à la notion d'*édification* (Rm 15,2) qui ne concernent que le peuple de Dieu en tant que corps. Quant à la parabole du bon Samaritain, elle ne contredit pas cette compréhension du sens du mot prochain⁸.

Ne sommes-nous pas dans le monde ?

Comme toujours, nous avançons entre deux écueils : il y a d'un côté l'ignorance ou le mépris pour ce monde au milieu duquel nous sommes, et de l'autre la tentation de s'intégrer en donnant aux prescriptions de l'Écriture une application universelle, sociale, utopique. Pour trouver la voie juste, il est nécessaire de ne pas imposer à l'Écriture des présupposés qui ne viennent pas de l'Écriture. Il me semble que le centre de l'Écriture, ce n'est pas l'homme avec ses souffrances, c'est Christ avec son honneur et sa gloire (Col 1,17). Et à Jésus-Christ est associé le peuple racheté, l'Église qui est son corps (Ac 9,5 ; 1 Co 12,12). J'observe que dans les deux textes souvent cités pour recommander d'avoir des égards pour la cité en tant que telle (Jr 29,7 et 1 Tm 2,1-2), *la finalité demeure le bien du peuple de Dieu*. Cela est-il choquant ? C'est choquant dans une perspective humaniste ou philanthropique. C'est choquant si nous ne donnons pas à Christ la centralité qui lui revient.

La question est posée, alors : *Et les autres ?* Les autres, généralement, il n'en est que peu question, il faut le reconnaître. Le monde en tant que tel est exclu de l'intercession de Jésus (Jn 17,9), si ce n'est

⁶ Voir la *Revue réformée* n° 262 (2012) et n° 266 (2013).

⁷ Noter que le mot n'apparaît pas quand, un peu avant, un Égyptien tue un Hébreu.

⁸ On trouvera une brève explication de cette parabole sur *Le blog de Charles Nicolas* : <http://pasteurchnicolas.canalblog.com/archives/2017/03/02/34988458.html>.

comme le lieu où se trouvent et se trouveront les élus (Jn 10,16 ; 17,20). Est-ce une erreur de sa part ? Dans les lettres de Paul, le monde n'est pas nié, mais le souci de l'apôtre, c'est l'Église et seulement elle : son unité et sa sainteté. Ceux du dehors ? « *Des gens dont l'Église ne fait aucun cas* » (1 Co 6,4). Et quand Paul dit qu'il *se fait tout à tous*, c'est pour gagner les élus, que Dieu connaît.

La perspective du salut personnel, il est vrai, ne rend pas compte de toute la dimension de la rédemption opérée par le Seigneur. Mais elle demeure centrale, qu'on le veuille ou pas⁹. Parlant de la résurrection, Paul évoque les deux humanités : une en Adam et une en Christ, d'une manière qui rend impossible la confusion : « *De même que tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ, mais chacun en son rang : Christ comme prémices, puis ceux qui appartiennent à Christ, lors de son avènement* » (1 Co 15,22-23). Des autres, il n'est pas question. La Bible est le testament du peuple de l'Alliance. La mesure de notre jugement n'est pas donnée par la *Déclaration des droits de l'Homme* ou par l'UNESCO. C'est à l'aune de l'Écriture que nous devons juger le reste, et pas l'inverse.

Une retenue ?

Cette retenue dans l'application des préceptes de l'Évangile à l'ensemble des hommes peut surprendre, voire choquer, je le sais. On la retrouve pourtant dans la Bible à maintes reprises. L'attitude de Jésus vis-à-vis de la femme syro-phénicienne en est une démonstration (Mt 15,24-28). C'est *par la foi* qu'elle a forcé la porte, qu'elle s'est introduite. Était-ce une erreur de la part de Jésus, comme certains l'ont supposé ?

Paul parlera d'un mystère maintenant dévoilé, c'est-à-dire l'étendue des promesses aux païens. « *Ce mystère, c'est que les païens sont cohéritiers, forment un même corps* » (Ép 3,6). Mais l'expression « les païens », ici, englobe-t-elle tous les païens sans distinction ? *Qualitativement* oui, mais *pas quantitativement* ! Pour le dire autrement, personne n'est *a priori* exclu, mais personne n'est *a priori* assimilé. Il y a donc, pour le moins, un discernement à exercer – sans faire acception de personnes, c'est-à-dire sans exercer de préférence *pour raisons personnelles*...

Bien sûr nous sommes dans le monde, avec beaucoup de solidarités qui ne doivent pas être niées. Sommes-nous méprisants pour

« ceux du dehors » (1 Co 5,13), ou même indifférents ? Pas du tout !
Devant les païens, nous devons avoir une attitude irréprochable, remplie de sagesse (Ph 2,14-15 ; Col 4,5 ; 1 Th 4,12 ; 1 P 2,12). Cela comprend un certain nombre d'engagements, à n'en pas douter. Là où il habite, là où il travaille, le chrétien se comporte comme un citoyen chrétien, que ce soit dans son quartier, à l'école, à l'hôpital, dans un conseil municipal, une association, etc. Beaucoup d'engagements professionnels répondent à cette vocation de servir ceux qui ont besoin. Un chrétien, à titre personnel, peut s'associer avec d'autres chrétiens pour venir en aide à ceux qui en ont besoin. Il peut même s'associer avec des non-chrétiens pour cela, si un accord est possible.

Je crois qu'on pourrait le dire ainsi : le problème de la pauvreté dans le monde relève de la grâce générale, c'est-à-dire *de Dieu* qui « *soutient les hommes et les bêtes* » (Ps 36,7 ; 136,25 ; Mt 6,26 ; Ac 14,16-17), et *de tout homme*, croyant ou pas, qui est appelé à secourir son semblable. C'est d'ailleurs ce qui se passe généralement. « Tout homme, croyant ou pas », cela inclut les chrétiens. Cela s'appelle l'humanitaire ou le social. Tout cela est très bon, si c'est bien fait. Mais je ne vois pas vraiment que Dieu adresse un appel spécifique à l'Église en tant que telle pour prendre en charge la pauvreté ou la justice sociale dans le monde.

La communauté comme signe

L'unique souci des Apôtres, c'est la communauté chrétienne : son unité, sa sainteté, sa croissance. Avaient-ils pour autant une vue étroite ? Leur horizon n'était-il pas vaste ? Quand Jésus demande à ses disciples de « *s'aimer les uns les autres comme il les a aimés* » (Jn 13,34), cela concerne les disciples¹⁰. À l'exclusion des autres ? Je dirais oui, avant de corriger. Oui, car cet exclusivisme, en un sens, dit l'Évangile : « *C'est à cela que tous verront que vous êtes mes disciples* » (13,35)¹¹. Ce n'est donc pas au détriment des autres : c'est pour leur démontrer que l'Évangile n'est pas seulement un beau discours philanthropique, mais qu'il se démontre d'une manière singulière, en lien avec une espérance précise. En lien aussi avec *une communauté* : l'Église comme assemblée eschatologique. On sait que les

¹⁰ Je crois que le « comme », ici, n'implique pas d'abord un principe d'imitation, mais un principe de continuité. En d'autres termes, Jésus demande à ses disciples de s'aimer les uns les autres *de l'amour dont ils ont été aimés*. C'est d'abord vertical !

¹¹ Il se pourrait que *tous*, ici, désigne les élus.

gouvernements (le gouvernement français, particulièrement) stigmatisent le *communautarisme*. Allons-nous diluer pour autant la dimension de communauté fraternelle telle que nous l'enseigne l'Écriture ? Allons-nous accommoder la notion de fraternité à toutes les sauces, comme on l'a vu faire ces derniers temps ? Ce serait nier l'Évangile. La « constitutionalisation » du principe de fraternité¹² est, à première vue une belle idée. Sauf si elle regarde comme suspecte la fraternité en Christ, avec ses implications significatives. D'autres ont été persécutés pour cela...

J'ai dit qu'il fallait corriger ce que l'exclusivisme propre à la communauté chrétienne pourrait avoir de dangereux (isolement, esprit de club...). Bien sûr ! Comme on le voit dans l'Évangile : il y a une porte ouverte, étroite sans doute mais ouverte, qui a pour nom Jésus-Christ. La présence des mages d'Orient à la crèche le montre. Pourront entrer tous ceux que Dieu appellera (Ac 2,39). Ce n'est pas à nous de choisir. Ce n'est pas à nous, non plus, d'user de stratagèmes pour attirer, à la manière d'une entreprise qui veut grandir. Mais c'est à nous de gérer. En respectant, par exemple, l'ordre de priorité : couple, famille, Église, cité.

Dans ce sens, je dirais qu'il est urgent de rendre au *diaconat* sa vocation propre qui consiste notamment à *assister les membres vulnérables de l'Église* (Ac 6,1ss ; 2 Co 9,1, 12), de telle sorte que la communion ne soit pas altérée (1 Co 12,26). La notion d'édification autour de la personne de Christ implique que ceux qui sont au bénéfice du soutien diaconal soient *les mêmes* que ceux qui sont au bénéfice du soutien pastoral (pasteurs, anciens). C'est la cohérence des ministères centrés sur Christ. Aujourd'hui, beaucoup de « diacônats » sont devenus des œuvres sociales : la vocation première s'est perdue.

Sel et lumière

Je n'oublie l'appel à être « *sel de la terre, lumière du monde* » (Mt 5,13-14). Là encore, cependant, nous ne devons pas retenir seulement la belle image ou le sens positif immédiat qui sollicite l'élan naturel. Seul le contexte (immédiat et plus large) de cet appel permet d'en cerner le sens. Ne réduisons pas ce sens ! Ne le diluons pas non plus en en faisant un idéal altruiste.

Je pense à la question que pose Jay Adams : « *Votre prédication est-elle chrétienne ? Si le sermon que vous prêchez convient aux*

membres d'une synagogue juive ou d'une communauté unitarienne, cela pose un vrai problème »¹³. D'autres que les chrétiens se soucient des pauvres, dans des approches diverses, religieuses ou pas, parfois remarquables. Faute de fondements théologiques solides, les risques d'amalgame, de confusion, de syncrétisme, sont considérables. On peut le voir et l'entendre tous les jours.

Dans *Vivre en disciple* et *De la vie communautaire*, Dietrich Bonhoeffer entend résister à l'emprise d'un régime totalitaire qui cherche à dénaturer l'Évangile et à une Église divisée à ce sujet. Quelle actualité ! Face à ce double péril, il souligne ce que signifie suivre le Christ en tant que disciple (*Nachfolge*), et aussi l'importance de la communauté chrétienne comme communion des saints. Sur ce dernier point, il rappelle que cette Église-communauté est tout à la fois présente et visible dans ce monde et en rupture par rapport à lui. Je le cite : « Pour l'amour de son frère chrétien, quiconque appartient au corps du Christ renoncera à toute autre communion dans le monde, car il est au service de la communion du corps du Christ »¹⁴. La singularité de l'Évangile demande que cela soit rappelé.

Je terminerai avec cet appel à de l'apôtre Pierre : « Honorez tout le monde, aimez les frères » (1 P 2,17). *Honorer* consiste à *élever*, à *révéler la valeur*. Mon regard sur tout homme, *quel qu'il soit*, devrait lui révéler qu'il a plus de valeur qu'il le pense car il a été créé à l'image de Dieu, qu'il le sache, qu'il le veuille ou pas. Ce regard sera, le cas échéant, accompagné de gestes, selon que Dieu le montrera. Le verbe *aimer*, on le voit, appartient à la sphère fraternelle¹⁵. Il s'agit d'un amour de communion. Tenons-nous à la règle du Seigneur.

Naturellement ces remarques n'entendent pas clore la réflexion sur le sujet.



¹³ *Preaching with Purpose*, p. 147.

¹⁴ *Vivre en disciple (Le prix de la grâce)*, Labor et Fides, 2009, p. 218.

¹⁵ Strictement parlant, je ne vois pas dans l'Écriture qu'il soit écrit que Dieu aime tous les hommes. Pas même en Jean 3.16. Je vois que Dieu prend patience, use de bonté et même de largesses, etc. Mais son amour, c'est autre chose : c'est un amour électif qui se définit en Christ pour ceux qui sont en Christ. La question de fond mérite d'être davantage étudiée, bien sûr, de même que la manière correcte de la formuler...